

1975

## Renée Rowan (née en 1924)

*Une grande dame du Devoir*

Par Josée Boileau

*In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 :422-423.*

En 1975, en cette Année internationale de la femme, les médias commen-çaient peu à peu à comprendre qu'il fallait dorénavant passer d'une page féminine à... À quoi donc? Le mot «féministe» faisant peur, pas question d'ajouter ce mot aux chroniques de femmes qui remplaceraient les tradition-nels sujets dits féminins. Mais le ton de ces nouvelles chroniques ne laissait guère de doute quant à leur orientation. Et celle de Renée Rowan, publiée dans *Le Devoir*, fit rapidement sa marque dans la presse montréalaise.

Avec elle, on quittait le domaine de «la Femme» pour entrer dans celui du «Féminin pluriel», comme elle avait intitulé sa chronique. Parce que c'était la première du genre à Montréal, parce qu'elle était écrite par une femme aux convictions profondes, «Féminin pluriel» devint incontournable.

«À l'époque, on voulait décloisonner la page féminine, raconte aujourd'hui Renée Rowan. Mais 1975 approchait et les associations souhaitaient avoir une couverture spéciale pour l'Année de la femme. J'ai donc proposé à mes patrons de faire cette chronique afin qu'elle soit la plate-forme des femmes dans *Le Devoir*. (...) Après 1975, la chronique a disparu... une semaine. Les pressions des groupes de femmes ont été si fortes qu'il a fallu la ramener. "Féminin pluriel" a finalement duré jusqu'en 1986.» Pendant plus de dix ans, Renée Rowan a donc suivi à la trace les activités des groupes, leurs revendications, leurs progrès, leurs défaites aussi. La matière n'a jamais manqué.

Le succès de cette chronique, qui a marqué *Le Devoir* et l'a poussé à l'avant-garde, a servi de pont entre les propos incroyablement misogynes tenus par le fondateur du journal, Henri Bourassa, qui s'opposa avec virulence au début du siècle au droit de vote des femmes, et le fait que depuis 1990 *Le Devoir* est dirigé par une femme, Lise Bissonnette. Renée Rowan a contribué à ce changement de mentalité. Avec une gentillesse exquise mais aussi avec une infatigable détermination.

Elle avait pourtant fait ses débuts par la voie la plus classique. En 1944, la jeune femme se nomme encore Pelletier quand Georges, son oncle directeur du *Devoir*, lui offre de devenir sa secrétaire. Ce travail de secrétariat durera trois ans, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau directeur, Gérard Filion. Il a une idée : plairait-il à la jeune secrétaire de joindre les rangs de la salle de rédaction ? Non, non, il ne s'agit pas de remplacer Germaine Bernier, responsable de la page féminine, mais de travailler au *général*, comme on dit dans le métier, coude à coude avec les gars de la salle. Renée Rowan accepte. Elle est la première femme au *Devoir* à transgresser la barrière des genres journalistiques. Elle veillera notamment sur le tout nouveau secteur des

transports, participant au vol inaugural Montréal-Paris en 1951, l'une des deux femmes journalistes sur la trentaine de reporters à bord.

En 1952, Renée Pelletier devient M<sup>me</sup> Renée Rowan. Deux ans plus tard, c'est l'arrivée d'un premier bébé. Comme le veut la coutume, la jeune femme démissionne du *Devoir*. Son absence durera jusqu'en 1964 alors qu'elle revient signer la nouvelle chronique «Le panier à provisions». Elle fait à nouveau figure de pionnière à une époque où l'aide aux consommateurs n'est pas encore à la mode.

La page féminine la conduira à la chronique féministe, qui à son tour la mènera, au début des années 1980, aux affaires sociales, près de toutes les questions d'avortement, de garderies, de santé des femmes dont elle s'occupait déjà. Elle aura la responsabilité de ce secteur jusqu'à sa retraite en 1990.

Depuis, Renée Rowan n'a pas abandonné le journal, siégeant à l'une de ses fiducies, collaborant parfois à ses pages. Cette fidélité au *Devoir*, lui-même une institution à Montréal, date maintenant de près de cinquante ans.